

# L'Un et L'Autre dans les cas de Freud

par Anne-Marie Le Mercier 12 décembre 2011

Pouvons-nous lire les cas freudiens de névrose avec la notion de forclusion généralisée? Avant de nous y essayer reprécisons rapidement ce que recouvre cette notion pour J.A Miller: la forclusion généralisée veut dire que pour tous il y a un pas-tout... il y a quelque chose qui logiquement ne peut pas s'écrire et ne peut pas être pris dans le symbolique. Ce qui ne peut pas être signifiantisé est de l'ordre d'un rejet dans le réel. Pour tous, pas toute la jouissance sexuelle peut être mise en signifiants. Pour tous le rapport sexuel ne s'écrit pas parce que la femme n'existe pas. De la jouissance nous ne savons dire que ce qui peut être inscrit sous le régime de la fonction phallique, sous le régime du père, du « pour tous ».

Relire les cas de Freud avec la forclusion généralisée nous impose de nous déplacer par rapport au premier enseignement de Lacan et de saisir comment, dans les cas, se nouent les registres R,S,I qui sont indépendants entre eux. Le premier enseignement de Lacan régi par la suprématie du symbolique nous amène à lire les cas à partir de l'Œdipe et du père symbolique. Le dernier enseignement nous porte au-delà de l'Œdipe et vers le symptôme dans sa fonction de nouage entre des registres initialement indépendants. Le symptôme aurait pour fonction de faire tenir ensemble « la parlotte et le réel », ce qui, autrement, chez le parlêtre resterait dissocié. Mais pour appréhender plus précisément ce dont nous parlons avec la forclusion généralisée, il faut saisir ce qui change du premier au dernier enseignement de Lacan. Le changement touche au phallus et au sens à donner à la castration, il touche également la pulsion.

#### Le phallus et la castration : - phi et grand phi

Au premier temps de son enseignement Lacan lit Freud et l'éclaire en s'intéressant au lien que Freud a d'emblée établi entre l'inconscient et la langue (cf. Le Mot d'esprit et L'interprétation du rêve). Ceci lui sert à dégager le pénis censé faire le partage entre les sexes, comme élément langagier : phi. Pour cela il pose que le pénis en tant que Freud s'y intéresse est un pénis manquant (- phi), c'est celui qui fait défaut à la mère. C'est donc un symbole du manque, soit un signifiant d'où se produit une signification, qui devient le pivot autour duquel s'organisent le désir et la partition entre les sexes<sup>1</sup>. Le sexuel s'organise et s'élabore dans le discours autour d'un manque qui est le point pivot du désir. Avec l'étude du cas de Hans Lacan montre que quand la pulsion fait effraction de jouissance dans le monde du sujet, celui-ci se trouve délogé de l'imaginaire qui lui faisait croire qu'il faisait un avec l'Autre, ce qui permettait d'éviter la question du manque de l'Autre. Le pénis, jusque-là blason imaginaire, connecté à -phi² prend une valeur

<sup>1</sup> Lacan Jacques, « La signification du phallus », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.690 2 Lacan Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Ecrits*, p.804



réelle, qui l'angoisse, et il faut la métaphore paternelle pour faire passer la chose au symbolique, c'est à dire pour que le sujet s'assume dans un n'avoir pas ou n'avoir que par procuration. C'est la première élaboration de la castration qui a pour effet la signification phallique, soit ce qui est signifié au sujet du manque constituant du désir. Mais dans les années 60 Lacan va plus loin en précisant que le point pivot de cette élaboration est le manque dans l'Autre dont le signifiant s'écrit : S(A) barré, « pas d'Autre de l'Autre » dit-il dans Subversion du sujet et dialectique du désir<sup>3</sup> et le Père mort n'est qu'une fonction, « un signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet ». La castration comporte donc aussi de consentir au manque dans l'Autre et de consentir au fait que c'est par rapport à ce manque dans l'Autre que le sujet a à se situer lui-même comme manquant. Ce qui amènera toutes les élaborations de Lacan sur la vérité qui manque et les fictions du sujet qui répondent à ce point de structure. Parallèlement il va amorcer une autre écriture du phallus : grand phi, phallus symbolique dit-il.

-phi prend son statut de signification imaginaire tandis que grand phi devient l'écriture du signifiant de la jouissance, du phallus symbolique mais que Lacan va progressivement tirer vers le réel avec la sexuation féminine. Ainsi nous pouvons lire dans Subversion du sujet et dialectique du désir : Le passage du -phi de l'image phallique d'un côté à l'autre de l'équation de l'imaginaire au symbolique, le positive en tout cas, même s'il vient à remplir un manque. Tout support qu'il soit du (- 1) il y devient grand phi (le phallus symbolique) impossible à négativer, signifiant de la jouissance. Et c'est ce caractère du grand phi qui explique et les particularités de l'abord de la sexualité par la femme, et ce qui fait du sexe mâle le sexe faible au regard de la perversion<sup>4</sup>. Ici Lacan nous ouvre vers ce qu'il ne déploiera que dans le Séminaire XX, 13 ans plus tard, la sexualité féminine comme pivot du pas de rapport sexuel. Dans le Séminaire Le transfert, en 1961, Lacan donne le passage intermédiaire de cette élaboration en qualifiant grand phi de présence réelle, de signifiant pur du désir, innommé, indicible, innommable, qui se projette sur l'organe localisable dans le corps: - phi5.

## La pulsion, la jouissance

Un point cependant reste opaque, c'est la jouissance. Lacan note à la fin de Subversion du sujet et dialectique du désir que ce n'est pas la loi ni donc l'interdit qui barre l'accès du sujet à la jouissance. La loi -comme loi du signifiant) fait du sujet un sujet manquant, \$. Ce qui fait limite à l'accès du sujet à la jouissance, c'est, dit Lacan, le plaisir comme liaison de la vie<sup>6</sup>. Ici nous butons sur la pulsion comme pulsion de mort, et c'est autour de ce point que Lacan va se dégager du concept de pulsion pour parler, dans la seconde partie de son enseignement de la jouissance. Il y a donc un virage, qui consiste dans le passage du désir à la jouissance. Et ceci tient à ce qui, de la pulsion, ne rentre pas dans la loi du désir, ne se trouve pas tempéré par la signification phallique, - phi. Autrement dit, une part de la jouissance n'est pas négativable, ce qui s'écrit grand phi. Mais cette évolution est solidaire de l'écriture de S(A barré). J.A Miller note à plusieurs reprises dans son cours ce virage de Lacan concernant la pulsion et la jouissance<sup>7</sup>.

3 Ibid., p. 819

4 *Ibid.*, p. 823 5 Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre VIII*, « Le transfert », Paris, Seuil, 1991, p. 287 6 Lacan Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Ecrits*, Paris, Seuil 1966, p. 821 7 Miller Jacques-Alain, *L'Orientation Lacanienne*, « Choses de finesse en psychanalyse », 13 05 2009. Non publié, mais consultable sur



Dans son cours de 1995-96 intitulé *La fuite du sens*<sup>8</sup>, J.A Miller explique qu'au début de son enseignement, Lacan a élaboré la pulsion comme demande, donc la pulsion comme tout entière prise dans le signifiant. Il se référait aux pulsions freudiennes comme à une chaine signifiante. Dans le graphe de *Subversion du sujet et dialectique du désir* la pulsion s'écrit \$ poinçon D. Dans son dernier enseignement Lacan il parle plus de la jouissance que des pulsions. Pourquoi ? D'une part Lacan a saisi que c'est le langage qui produit la perte de jouissance mettant en jeu la jouissance phallique et le circuit de la pulsion autour de l'objet. D'autre part il repère que la jouissance n'est pas toute résorbable dans la pulsion en tant que prise dans le signifiant. Il y a un noyau de réel attenant à la pulsion, un point fixe, qu'il va dans un premier temps désigner dans l'objet. Puis il va indiquer dans le séminaire XX que l'objet est un semblant qui ne se soutient pas dans l'abord du réel, ce qui veut dire que l'objet ne suffit pas à désigner ce qu'il en est de la jouissance.

Et c'est là que Lacan va reprendre S (A barré) introduit dès *Subversion du sujet et dialectique du désir* mais en l'imputant ici dans le Séminaire XX à ce à quoi s'adresse l'amour d'une femme, au-delà de son désir et au-delà du signifiant. A partir du séminaire XX les sexes se répartissent en fonction de modalités de jouissance différentes comme réponse au manque. Côté masculin c'est le fantasme qui prévaut avec le sujet en quête de l'objet *a* à quoi se réduit le corps du partenaire, sous le signe de la jouissance phallique. Côté féminin, il y a certes orientation vers le phallus qu'une femme cherche dans le corps du partenaire, dans une exigence d'absolu commandée par grand phi, mais il y a une autre dimension qui ne passe pas par le phallus. L'amour d'une femme s'adresse à un au-delà du phallus, un point, un lieu où il n'y a pas de semblant phallique pour définir ce qui l'anime en tant que sujet d'une jouissance, ni donc en tant que femme. C'est un lieu de l'Autre où l'Autre ne se sait pas parce qu'il n'est pas sujet, comme l'indique Lacan dans le Séminaire XVI<sup>9</sup>. Donc c'est un lieu qui peut susciter la certitude d'une jouissance sans qu'il soit possible d'en élaborer un savoir qui la prendrait dans les rets de la signification phallique. *Encore*, titre du séminaire joue par homophonie sur l'appel de la jouissance chez une femme mais aussi sur le corps qui dans cette nouvelle perspective serait le lieu d'une jouissance au)delà du phallus... sauf que ça ne peut pas se dire, et que logiquement il n'y a pas *La* femme qui pourrait incarner l'exception.

Ce que nous désignons par forclusion généralisée tient donc :

- 1) au fait que la jouissance manque à se dire toute, comme la vérité. Grand phi, signifiant de la jouissance, qui remplit un manque, fait obstacle au rapport, c'est le sens de la castration dans le dernier enseignement de Lacan. Par la fonction phallique, sommes condamnés, pour aborder la jouissance, à en passer par le semblant qu'est l'objet a.
- 2) Mais aussi au fait qu'homme et femme (en tant que positions sexuées, non résumables à l'appartenance à la catégorie mâle ou femelle) ne se rencontrent pas dans une complémentarité de jouissances.

Dans les cas freudiens nous ne reprendrons pas toute l'histoire du cas ni les démonstrations formidables de Freud témoignant du fonctionnement de l'inconscient dans la névrose. Il s'agit plus simplement de repérer où nous



<sup>8</sup> Miller Jacques-Alain, *L'orientation lacanienne, « La fuite du sens.* 21 02 1996 ». Non publié 9 Lacan Jacques, *Le séminaire, livre XVI*, « D'un Autre à l'autre », Paris, Seuil p. 362



pouvons tenter de lire les réponses du sujet à la forclusion généralisée. Si « tout le monde délire », comment délirent Dora, Hans et l'Homme aux rats ? Comment s'organise leur solution - si névrotique soit-elle - côté fantasme ou côté symptôme pour répondre à l'écart imparable entre la jouissance de l'Autre et la jouissance de l'Un, à l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel, à l'inexistence de la femme, à ce qui du père réel ex-siste à la fonction phallique...

## Dora et l'inexistence de La (barré) femme

Partons de ce qui dans le cas Dora peut être lu à partir du dernier enseignement de Lacan. Ceci implique de lire le cas sous l'angle de la jouissance et non sous l'angle du désir. La jouissance nous mène sur deux versants, celui de la pulsion et de l'objet d'une part, celui de la jouissance féminine d'autre part.

La question de Dora porte sur la femme et sur l'amour du père. Comment répond Dora au pas de rapport sexuel et à l'inexistence de La femme ? Posons quelques points élémentaires du cas.

- Dora veut être aimée de son père.
- Elle sait que son père désire Mme K qui, pour elle est la référence sur la féminité : à la fois elle sait les mystères du sexe auxquels elle a initié Dora et elle sait se faire désirer du père de Dora.
- Dora présente un symptôme, l'aphonie et la toux, qui concernent la zone orale et qui peuvent être corrélées à la sexualité pour Dora via le fantasme de fellation, entretenu à partir de données apportées par Mme K.
- Dora veut compter pour M.K mais pas comme femme qui le satisferait, pas comme objet cause de son désir. Elle veut que M.K continue à désirer sa femme, ce qui lui permet de saisir, par identification à M.K, ce qui est désirable chez Mme K et surtout ce qui fait que son père désire Mme K.

Mettons ceci en tension avec ce que dit Lacan dans le Séminaire XVI<sup>10</sup> lorsqu'il parle de la forme hystérique de la réponse aux impasses de la jouissance : « L'hystérique, et c'est pourquoi ce mode se rencontre plus spécialement chez les femmes, se caractérise de ne pas se prendre pour la femme. (...) Ce que l'hystérique refoule dit-on c'est la jouissance sexuelle. En réalité elle promeut le point à l'infini de la jouissance comme absolue. Elle promeut la castration au niveau de ce Nom<du<Père symbolique à l'endroit duquel elle se pose comme voulant être au dernier temps sa jouissance. Et c'est parce que cette jouissance ne peut être atteinte qu'elle en refuse toute autre (...). » Et aussi<sup>11</sup>: « Souvenez-vous de Dora, l'hystérique est intéressée, captivée par la femme en tant qu'elle croit que la femme est celle qui sait ce qu'il faut pour la jouissance d'un homme. »

Donc l'hystérique croit que la femme existe et que la femme sait ce qu'il faut pour faire rapport sexuel. C'est la place que tient Mme K pour Dora. Dora rêve d'accéder à La femme par Mme K. Elle suppose que Mme K sait ce qui peut, dans le rapport à son père, faire exister la jouissance absolue, c'est à dire qu'elle soutient le père comme exception par la croyance dans une femme qui tiendrait pour lui la place de La femme et qui accéderait à la jouissance toute... Ce qui est une erreur logique car :

10 *Ibid.*, p.335 11 *Ibid.*, p.387





- d'une part la place du père comme exception, ne peut être occupée qu'à titre de semblant ; l'hommoinzun dont elle rêve n'est qu'une fiction nécessaire;
- d'autre part poser qu'il existerait une exception côté femme la ferait passer aussitôt côté homme puisque justement la sexuation, côté féminin ne se pose que sans exception. Ceci est noté avec pertinence par Esthela Solano Suarez<sup>12</sup> dans un cours qu'elle a donné à la Section clinique de Paris en 2009-2010, nommé Les Cinq psychanalyses et la singularité des jouissances.
- enfin c'est confondre a et S(A) car en fait ce dont jouit Mme K dans le rapport au père selon le fantasme de Dora c'est de l'objet oral via la fellation...

Donc là où Dora rêve de la jouissance comme absolue, elle n'a à sa disposition que la jouissance phallique et l'objet a qui en découle comme reste, pour se soutenir d'un fantasme. Ce qui en fait signe c'est le symptôme de la toux. Mais l'objet a c'est justement la place qu'elle-même ne veut pas tenir pour un homme.

Sur la promotion hystérique du point infini de la jouissance comme absolue nous avons une précision donnée par J.A Miller dans son commentaire du Séminaire XVI13: « Que veut dire l'infinitisation, l'absolutisation de la jouissance ? Cela veut dire qu'elle est une référence inaccessible, par rapport à quoi la figure même du père symbolique, ou même du père de Totem et tabou, apparaît là entamée. Il ne se rendra jamais égal à cet absolu, il sera toujours en déficience par rapport à cet absolu. » J.A Miller dit que ce passage du Séminaire XVI est énigmatique parce qu'à cette époque l'infini de la jouissance est plutôt posé qu'articulé. Il dit aussi que nous écrirons longtemps pour tenter de concilier la phrase du Séminaire XVII<sup>14</sup> selon laquelle Dora incarne la vérité du maître, soit qu'il est châtré, et celle du Séminaire XVI où elle veut être la jouissance du Nom du Père. J'essaie donc d'écrire quelque chose : ce serait que Dora veut tenter d'établir un rapport entre le Père symbolique et La (barré) femme qui jouit en S(A barré), ce qui est impossible au plan purement logique. Le père symbolique n'est qu'une fonction et il ne peut pas donner incarnation à la femme, celle qui, si elle existait pourrait peut-être dire l'Autre jouissance. Ceci est impossible puisque d'une part, la femme n'existe pas et, d'autre part l'Autre jouissance est justement ce qui ne peut se dire. Dans Subversion du sujet et dialectique du désir Lacan rapprochait S(A barré) et le père mort<sup>15</sup>, mais dans le séminaire XX ce n'est plus le cas, ils sont séparés.

Peut-être est-ce dans le séminaire XVIII<sup>16</sup> que Lacan nous donne la clé de l'apparent paradoxe évoqué par J.A Miller. Parlant de l'hystérique Lacan dit: « Si par hasard le rapport sexuel l'intéresse, il faut qu'elle s'intéresse à cet élément tiers, le phallus. Et comme elle ne peut s'y intéresser que par rapport à l'homme, en tant qu'il n'est pas sûr qu'il y en ait même un, toute sa politique sera tournée vers ce que j'appelle en avoir au moins un. »

J.A Miller souligne que selon Lacan l'hystérique dans le rapport à l'homme procède d'un refus au sens où elle ne veut pas se prendre pour la femme. C'est ce que fait Dora avec M.K : elle ne veut pas tenir la place qu'il lui offre de cause de son désir, mais c'est pour mieux entretenir son refus de l'inexistence de La femme, c'est pour maintenir la



<sup>12</sup> Solano-Suarez Esthela, Cours donné à la Section Clinique de Paris en 2009/2010, Les cinq psychanalyses et la singularité des jouissances. Non publié.

Jouissances. Non publie.
13 Miller Jacques-Alain, « Une lecture du séminaire D'un Autre à l'autre », Revue La Cause freudienne, N° 67, Tout le monde délire, p.112
14 Lacan Jacques, Le Séminaire. Livre XVII, « L'envers de la psychanalyse », Paris, Seuil 1991, p. 108 et suivantes
15 Lacan Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », Ecrits, pp. 818-819
16 Lacan Jacques, Le Séminaire, Livre XVIII, « D'un discours qui ne serait pas du semblant », Paris, Seuil, 2006, p. 144



croyance en une jouissance féminine qui la ferait toute par l'au-delà du phallus, une jouissance qui lui donnerait près de son père, accès à une place au-delà de celle de Mme K, la place de l'amour et de la jouissance absolue. Le refus lui évite de consentir au fait que dans le lien à un homme une femme passe par le phallus.

### Hans, le symptôme comme solution au hors corps de la jouissance

La dernière fois Dominique Carpentier nous a déplié l'essentiel du cas à partir d'une remarque d'A. Merlet disant que « tout doit être repris à partir de l'opacité sexuelle ». Le *wiwimacher* se met à exister comme un élément hors corps, disait-elle. C'est par là, de mon point de vue, que Hans bute sur la forclusion généralisée. On peut noter que lorsque Lacan, à la fin de son enseignement où il élabore le sinthome, reprend le cas de Hans, c'est chaque fois à partir de cette jouissance hors corps bien plus qu'à partir de la sexualité féminine.

Que veut dire l'expression « jouissance hors corps »?

L'opacité sexuelle chez Hans se manifeste en ceci qu'il éprouve dans son corps quelque chose dont il n'a pas le signifiant pour le qualifier. Si nous partons de ce dit Lacan dans le séminaire XX<sup>17</sup>: « Il n'y a de jouissance que du corps, corporéisé par le signifiant », nous pouvons saisir que chez Hans un éprouvé s'impose à lui à travers ses érections, mais que ceci est hors corps parce qu'il ne peut pas le symboliser, il n'a pas le signifiant qui lui permet de produire du sens ni une représentation imaginaire sur ce qui lui arrive, ça ne rentre pas dans l'image du corps. Ce qu'il rencontre là (au sens de *tuché*) ne peut donc pas être assimilé à une masturbation qui se soutiendrait d'un fantasme. C'est une chose étrange qui lui arrive et qu'il ne sait pas où classer dans le monde signifiant. Donc c'est une chose hors sens et, de ce fait, hors corps.

Lacan explique cela dans l'une de ses conférences américaines à Yale University le 24.11.1975<sup>18</sup>: « En quoi consiste la phobie du petit Hans? Dans le fait qu'il constate soudainement qu'il a un petit organe qui bouge. C'est parfaitement clair, et il veut lui donner un sens. Mais aussi loin qu'aille ce sens, aucun petit garçon n'éprouve jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. Il considère toujours le pénis comme traumatique. Je veux dire qu'il pense qu'il appartient à l'extérieur du corps. C'est pourquoi il le regarde comme une chose séparée, comme un cheval qui commence à se lever et à ruer ». On a donc ici affaire à de l'irreprésentable, du hors corps (pas pris dans l'imaginaire) et du hors sens (pas pris dans le symbolique). C'est en cela que Lacan peut dire dans RSI<sup>19</sup> que « le Phallus c'est le réel, et il ajoute, surtout en tant qu'on l'élide »<sup>20</sup>. On a donc ici un premier point de forclusion, avec une jouissance qui vient faire intrusion là où il n'y a pas de signifiant pour la ranger dans le monde (signifiant) du sujet.

C'est cela qui suscite l'angoisse. Hans va donc traiter cette chose extérieure au corps avec un signifiant de son monde qui est extérieur à son corps. En ce sens la phobie est l'effet de l'angoisse et non pas sa cause. Le symptôme est une solution au sens où il va donner un nom (S), une cause (R), et une représentation (I) au hors sens de la jouissance phallique. Dans sa *Conférence sur le symptôme*, donnée à Genève le 4 octobre 1975 Lacan nous donne la clé

<sup>17</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre XX*, « Encore », Paris, Seuil, 1975, p.36
18 Lacan Jacques, « Conférences et entretiens »: Conférence à Yale University, 24 novembre 1975, *Scilicet* 6/7, Paris Seuil, 1976, p. 23
19 On peut aussi se reporter à la séance du 17 12 1974 du Séminaire XXII, RSI où Lacan évoque Hans: "S'il se rue dans la phobie, c'est pour donner corps –je l'ai démontré pendant toute une année) à l'embarras qu'il a du phallus, de cette jouissance phallique venue s'associer à son corps. Il s'invente dès lors toute une série d'équivalents à ce phallus, diversement piaffants.
20 Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre XII*, « RSI », non publié, séance du 11.03.1975





structurale de ce mécanisme : « Si l'homme (...) n'avait pas ce que l'on appelle un corps, je ne vais pas dire qu'il ne penserait pas, car cela va de soi, mais il ne serait pas profondément capté par l'image de ce corps. L'homme est capté par l'image de son corps. Ce point explique beaucoup de choses, et d'abord le privilège qu'a pour lui cette image. Son monde, si tant est que ce mot ait un sens, son Umwelt, ce qu'il y a autour de lui, il le corporéifie, il le fait chose à l'image de son corps. Il n'a pas la moindre idée, bien sûr, de ce qui se passe dans ce corps. Comment est-ce qu'un corps survit? Je ne sais pas si ça vous frappe un tant soit peu – si vous vous faites une égratignure, eh bien ça s'arrange. C'est tout aussi surprenant, ni plus ni moins, que le fait que le lézard qui perd sa queue la reconstitue. C'est exactement du même ordre. C'est par la voie du regard (...) que ce corps prend son poids. La plupart - mais pas tout ce que l'homme pense s'enracine là. »

Les élucubrations de Hans avec sa phobie du cheval résultent de sa tentative de faire rentrer dans le monde des représentations ce qu'il a rencontré de la jouissance comme extime, comme étranger, comme réel. Il va se saisir d'un signifiant qui va lui permettre de donner à la fois une cause et une forme imaginaire à ce qui fait trauma. Lacan précise cela : « Chez certains êtres, qu'on les appelle, la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique. Elle est tout ce qu'il y a de plus hétéro. Ils se disent - Mais qu'est-ce que c'est que ça? Et ils se le disent si bien que ce pauvre petit Hans ne pense qu'à ça - l'incarner dans des objets tout ce qu'il y a de plus externe, à savoir dans ce cheval qui piaffe, qui rue, qui se renverse, qui tombe par terre. Ce cheval qui va et vient, qui a une certaine façon de glisser le long des quais en tirant un chariot est tout ce qu'il y a de plus exemplaire pour lui de ce à quoi il a affaire, et auquel il ne comprend exactement rien, grâce au fait bien sûr qu'il a un certain type de mère et un certain type de père. Son symptôme, c'est l'expression, la signification de ce rejet. » Il me semble que nous avons là une indication de ce que Lacan désigne quand il dit que le symptôme fait tenir ensemble le réel, le symbolique et l'imaginaire. Il y a un réel sur lequel bute Hans, et se saisissant d'un signifiant il déploie des significations et des circuits - c'est son délire à lui - qui lui permettent d'élucubrer un savoir sur ce réel. Et son élucubration se tisse avec ses objets pulsionnels. Avec la phobie du cheval il borde l'insoutenable du réel, il fabrique des circuits qui lui permettent d'éviter le trop de jouissance non mortifié par le signifiant et il se constitue une représentation de ce qui l'angoisse.

Éric Laurent dans son cours *L'interprétation lave-t-elle de la faute*?<sup>21</sup> indique avec beaucoup de finesse que Hans a peur de deux chevaux ce qui pour lui indique que cette invention de Hans traduit le recours au symbolique en tant que tel - puisque dans le symbolique il faut une paire signifiante - qui ici a pour fonction de transformer l'angoisse en peur parce que le symbolique permet de poser des prédicats : les chevaux mordent, tombent etc... Les deux chevaux surgissent d'un point d'avant le prédicat, dit E. Laurent, ils viennent de l'angoisse, c'est à dire qu'ils viennent d'un point de réel. C'est en cela que l'on peut dire que le cheval fait office de Nom du Père, et que le père c'est le langage.

A partir du moment où Hans leur attribue des prédicats, ils passent au statut de cause. Hans raconte à son père un jeu avec ses camarades durant lequel il aurait attrapé la bêtise : *Parce qu'ils disaient tout le temps à cause du cheval (il accentue « à cause »)* et comme cause se dit *Wegen* Hans étend sa phobie aux *Wägen* les voitures auxquelles sont attachés les chevaux... Et l'objet qui donne substance corporelle à l'ensemble, c'est le regard et aussi bien l'objet oral avec le risque de morsure du cheval. On a là l'indication de ce qui de l'objet circule dans le lien (dévorant) de l'enfant

<sup>21</sup> Laurent Éric, « L'interprétation lave-t-elle de la faute? », 1995-96, Université de Paris VIII, Section Clinique, cours du 10 avril 1996





à la mère, en une jouissance que le cheval vient tempérer au fil du déploiement de la phobie.

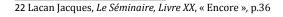
La jouissance sexuelle hors corps, que Lacan qualifie de « tout ce qu'il y a de plus hétéro » n'est pas du tout du même registre que celle de l'Autre sexe comme l'a noté Esthela Solano-Suarez dans son cours de 2010 à La Section Clinique de Paris. Rappelons-nous que Lacan qualifie d'hétérosexuel celui qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre. La jouissance sexuelle que rencontre Hans est la jouissance phallique et ceci ne peut répondre à ce qui permettrait de faire rapport avec l'Autre sexe, puisque comme l'indique Lacan, le phallus est justement, pour tous, ce qui fait obstacle au rapport. Chez Hans la notion du « pas de rapport » que nous pouvons appréhender, comme Dominique Carpentier l'a souligné, tient au fait qu'à partir du moment où Hans est confronté, par son érection, à son pénis comme réel, et non plus comme phallus imaginaire qui conviendrait à la mère (- phi) il se trouve en même temps plongé dans la déréliction de ne point avoir ce qui répondrait à la mère passée au statut de femme. Et le fait qu'ellemême n'assume pas sa castration amplifie l'embrouille du petit bonhomme. Hans traite le hors corps de sa jouissance (grand phi) par un symptôme (Sigma) avec un signifiant de la phobie, le cheval (NP), mais ceci ne lui donne pas pour autant accès au hors sujet de la jouissance féminine (S(A barré)), soit ce qu'éprouve une femme dans l'absence à elle-même, sans que cela puisse passer au signifiant<sup>22</sup>. Hans reste dans la jouissance phallique, or le phallus ne fait pas medium entre les sexes comme l'indique Lacan dans le séminaire XVIII. Hans reste dans la jouissance de l'Un sans aucun rapport avec la jouissance de l'Autre. Une femme reste pour lui la mère, pas très privée ni divisée entre deux jouissances. Et la solution de sa phobie qui le laisse identifié à la lignée matriarcale dominant des enfants fétiches confirme cette position.

### L'homme aux rats, le rat pour réduire l'Autre à l'Un

Chez l'Homme aux rats nous avons également une névrose infantile constituée avec l'éprouvé de quelque chose de singulier, vers 4 ou 5 ans au toucher du sexe féminin, donc face au réel du sexuel. Lui vient ensuite le sentiment d'une inquiétante étrangeté, lié à la curiosité ardente et torturante de voir des femmes nues et aux érections qui s'ensuivent vers 6 ans. C'est le temps du fantasme associé aux érections comme réponse au singulier de la rencontre avec le sexe féminin. En ce sens il témoigne déjà d'une élaboration plus avancée que celle de Hans au début de sa phobie. Le sujet se défend de ses désirs par une pensée : comme s'il devait arriver quelque chose si je pensais cela et comme si je devais tout faire pour l'empêcher. Si cela arrive, mon père mourra, tel est le mécanisme de pensée venant en défense par rapport à la pulsion scopique qui gouverne le désir de voir des femmes nues. Comme le dit Freud toute la névrose est déjà là constituée. Elle vient comme réponse à ce qui du sexuel ne peut être symbolisé, qui surgit dans le singulier de l'autre sexe et d'autre part dans la souffrance des érections.

Le second temps de la névrose éclot à la faveur de deux contingences : la perte du pince nez qui entraîne tout un circuit de la dette, et le récit du capitaine cruel sur le supplice des rats dans l'anus qui suscite chez le sujet l'expression d'une jouissance ignorée de lui-même.

Si nous abordons le cas par la jouissance et l'au-delà de l'Œdipe que pouvons-nous dire? La jouissance est d'abord





centrée par l'objet regard, c'est par le regard que le sujet veut atteindre l'Autre sexe. Au second temps de la névrose une deuxième version de l'objet apparaît avec le rat connecté à la fois l'objet anal et l'objet phallique. L'objet prend également forme de voix avec les injonctions du surmoi que s'adresse le sujet dans ses pensées. Et l'on peut saisir dans la répétition épuisante des pensées aux effets contradictoires combien il est impossible au sujet de résorber la pulsion dans le signifiant.

Concernant le phallus c'est dans le rat que le loge le sujet. Dans le Séminaire Le transfert<sup>23</sup>, Lacan précise que l'on parle de l'Homme aux rats au pluriel parce que le rat poursuit sa course sous une forme multipliée dans l'économie des échanges métonymiques qui constituent la symptomatologie de l'obsessionnel. Le rat est, dit-il, une unité commune, un étalon or, mais en ce que le rat tient en fait la place de grand phi réduit à phi. C'est à dire qu'il y a une dégradation du signifiant phallique, une dégradation du symbolique, de l'Autre. Si grand phi désigne « Le signifiant exclu du signifiant, ou encore rien qui soit signifiable directement, ce qui est au-delà de toute signification possible. »<sup>24</sup> Le sujet ici tente de boucher cette présence réelle du phallus en réduisant tout à phi. D'où les courses épuisantes pour tout maîtriser de l'Autre, où le sujet aspire à incarner la fonction du phallus<sup>25</sup>. Si on lit ceci avec le Séminaire XX on peut dire que c'est une façon de faire porter une dénégation quant à la barre sur l'Autre, un refus de S(A barré).

En conséquence, ici la réponse à l'impossibilité de rapport à l'Autre sexe comme Autre, ce n'est pas le culte de l'hommoinzin comme chez l'hystérique c'est plutôt la tendance à réduire l'Autre à l'Un, à du connu, à phi, à l'un comptable. Repérons ces éléments au ras de la clinique. Dans le Journal d'une analyse<sup>26</sup> on peut lire ceci : « Il s'étonne d'avoir été tellement furieux quand Erika, ce matin a voulu le convaincre d'aller au théâtre avec elle. Il lui souhaita tout de suite les rats ; puis il tomba dans le doute : devait-il maintenant y aller ou non (...) Pendant qu'il souhaite les rats à Erika, il se sent lui-même le rat qui commence à lui ronger l'anus et il le voit de façon plastique. » On saisit ici comment face à un imprévu lié à sa sœur et à la maladie de sa cousine, le rat vient boucher le trou dans le signifiant et comment la jouissance phallique réduit la femme à un objet rongé par le rat avec le scopique qui sous-tend cette jouissance, il est regard sous le rat qu'il s'imagine être.

Un autre petit exemple indique comment, par ses fantasmes, l'Homme aux rats tente de faire rapport là où c'est impossible. Ce fantasme lui revient au sujet au moment où Freud lui donne l'équivalence entre le rat et le pénis, et Freud indique que nous avons ici la préhistoire de l'idée de rat : « Quelques mois avant la formation de cette idée, il avait rencontré dans la rue une femme qu'il identifia comme une prostituée ou, du moins, comme une personne qui avait des rapports sexuels avec l'homme qui l'accompagnait. Son sourire particulier éveilla en lui l'idée bizarre que sa cousine était dans son corps et que ses parties génitales étaient placées derrière celles de la femme de telle façon qu'elle retirait quelque profit de chaque coït. Ensuite la cousine qui était à l'intérieur de cette femme s'enfla de telle façon qu'elle fit éclater la personne. »<sup>27</sup> Et Freud ajoute dans une note : « Cf. la terre (mère) qui s'enfla lorsque le capitaine parla du supplice aux rats. On se souvient que lorsqu'il entend le récit du capitaine cruel il « voit » le sol se soulever devant lui comme s'il y avait par dessous un rat. » Donc le rat est un traitement du réel au cœur du



<sup>23</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre VIII*, « Le transfert », p.298 24 *lbid.*, p.306-307 25 *lbid.*, p.301 26 Freud Sigmund, « L'Homme aux rats », *Journal d'une analyse,* Paris, PUF, 1974, p.223 27 *lbid.*, p.233



symbolique par l'équivalence établie entre grand phi et phi, et aussi bien un traitement de l'impossible du rapport sexuel. La sexualité féminine est réduite à la jouissance qu'un homme aurait d'une femme rongée par un rat. Mais en outre, comme l'indique Esthela Solano-Suarez dans son cours déjà cité, La (barré) femme qui n'existe pas est ramenée au père puisque dans la pensée « ça arrivera » le même supplice peut s'appliquer à la dame vénérée et au père mort. Lisons cela ainsi : l'Homme aux rats confond la fonction du père mort qu'il ne peut réduire à une simple fonction logiquement nécessaire, et S (A barré) qu'il rabat du côté de la jouissance phallique. Pour ces deux points il s'applique à nier l'ex-sistence qu'ils indiquent en tentant de faire consister toujours plus phi. C'est sa façon à lui de délirer.